

Société

S'approprier la fête
pour manifester

p.14



Rencontre

La vie nocturne à
Lille

p.15



n°21 - janvier 2026

REGARDS

JEUNES

le journal des jeunes de la Mission Locale Lille Avenir



Illustration © Carla Vecchio

Grand Format

Fiesta

Comment faisons-nous la fête aujourd'hui ? Pourquoi ?
Focus sur les événements et les acteurs qui font vibrer
la ville de nuit comme de jour.

p 8-15

Jeu vidéo

Clair Obscur :
Expedition 33, la
France aux manettes

p.4

Cinéma

Tatami, quand la
fiction dénonce la
réalité

p.5

Culture

La fête comme
espace de création
artistique

p.11



Mission Locale
Lille Avenir

Édito

***Faire la fête
pour s'exprimer***

Dans un monde de plus en plus anxiogène, la fête est une véritable bouffée d'oxygène. Surtout quand on est jeune !

La fête est joie, partage, création, évasion, expression et ce sont bien toutes ses dimensions que les rédacteurs de Regard Jeunes explorent dans le Grand Angle de ce numéro.

Parce qu'être jeune en Mission Locale, dans son parcours vers l'autonomie ne doit pas exclure de ces moments collectifs de la fête. On pourrait presque parler d'un droit à la fête, comme on parle de droit aux vacances !

Ce numéro parle aussi d'altérité, à travers des expériences comparées entre croyant et non-croyant, de découverte de normes culturelles éloignées des nôtres, d'approches de la beauté. Et chaque numéro de Regard Jeunes est toujours une ode à l'altérité, aux regards croisés, curieux, intrigués et bienveillants, jamais blasés de découvertes

Karine Bugeja,
Directrice générale
Lille Avenirs

Interview

Vincent Thomas, donner sa vie au théâtre

Vincent Thomas, metteur en scène depuis environ 20 ans, travaille avec le centre social de Marcq, l'association le Charivari et plusieurs troupes. Il a notamment mis en scène Le dragon, Monsieur de Pourceaugnac et s'attaque maintenant à Building de Léonore Confino.

Quel est ton métier ?

Ce qui est bien c'est que j'ai plusieurs métiers. Mon métier principal c'est metteur en scène de théâtre, qui consiste à diriger des comédiens, parfois des danseurs et à m'occuper de l'imagination des décors.

Parce que je propose aussi mes compétences de scénographe et de créateur lumière à d'autres compagnies, je crée des lumières sur des spectacles. Je rencontre un metteur en scène, je vois un filage et il me donne quelques contraintes, quelques axes qu'il veut travailler et puis moi je suis chargé de créer les lumières pour ce spectacle. J'écris aussi des spectacles.

Comment l'as-tu choisi ?

Quand j'ai découvert l'art au sens très large, je me suis dit que je voulais faire ça et donc je me suis essayé à l'écriture. Ce n'était pas trop mal, ce n'était pas... dingue. Je me suis essayé à la peinture, la sculpture c'était absolument immonde, donc j'ai très vite arrêté. Et ensuite, assez vite, par diverses choses

qui se sont passées dans ma vie qui étaient soit tragiques, soit belles, j'ai découvert la mise en scène de théâtre.

J'ai de la chance que mon métier soit ma raison d'être. Quand bien même le spectacle vivant soit un peu amoché, notamment au niveau des subventions, je suis intimement convaincu qu'il continuera à exister et ça ne m'empêchera pas de faire des spectacles.

Comment organises-tu ton temps ?

Il fût un temps où c'était très complexe parce que je donnais beaucoup d'ateliers, je travaillais aussi dans les écoles. Maintenant, je n'ai plus que 2 ateliers à Marcq. Généralement tout ce qui est régie de spectacles, c'est plus en fin de semaine.

Et après pour le mental, passer d'un atelier à l'autre ou d'un spectacle à l'autre surtout dans le temps de l'écriture avant c'était compliqué. Maintenant, j'arrête de travailler «Building» et le lendemain matin je suis déjà sur autre chose.

Est-ce que la cadence est importante ?

Je perds beaucoup de temps en déplacements. Je suis très content d'avoir des ateliers, ce qui me permet d'avoir un point fixe dans la semaine. Toutes les semaines sont entièrement différentes. J'adore ça et en même temps c'est un peu compliqué. Je fais aussi beaucoup de tournées avec certaines compagnies, en France, en Suisse, en Belgique et là c'est encore plus aléatoire. Donc comment tout s'agence ? Des fois, je pense que c'est un miracle.

Comment choisis-tu et prépares-tu les pièces à travailler ?

J'ai déjà travaillé des pièces qui ne me plaisaient pas trop. J'arrête parce que je passe une année à m'ennuyer et un metteur en scène qui s'ennuie, c'est un metteur en scène qui est mauvais. Comment tu veux convaincre des comédiens que ça va être super sur scène alors que toi même t'y crois pas ? Maintenant on ne peut pas dire que je prenne des textes que j'adore parce que déjà, je n'adore pas grand-chose... et que les choses que j'adore sont souvent très dures à jouer. Par exemple, «Building» cette année n'est pas une pièce que je trouve extraordinaire mais je me dis qu'il y a moyen qu'on s'amuse.

Je passe beaucoup de temps à lire pour essayer d'avoir des idées. Je ne pars pas que sur des pièces, je travaille aussi sur des films, des bandes

dessinées, j'essaie de m'ouvrir. Puis, c'est le hasard des fois, tu vois un truc, tu te dis « ça théâtralement parlant ça peut vraiment être intéressant. »

Après avoir choisi le texte, tu l'adaptes. Tu y passes beaucoup de temps, mais tu réécrites en fonction d'une situation ou du rôle d'un.e comédien.ne. C'est toujours en amont et après tu penses à la mise en scène tout en laissant un espace important pour l'action. Quand parfois un comédien va faire quelque chose auquel je n'ai absolument pas pensé avant et que je me dis que c'est nettement mieux, c'est beaucoup plus intéressant.

Quelle est la pièce dont tu es le plus fier ? Et celle dont tu es le plus déçu ?

La pièce dont je suis le plus fier c'est toujours la prochaine. Celle que je suis en train d'écrire. Je pense que je n'ai jamais été aussi bon dans l'écriture. J'ai l'impression d'enfin écrire quelque chose qui me ressemble vraiment. Ce n'est pas évident d'arriver à être vraiment sincère avec toi-même.

Et puis celle qui m'a le plus déçu... Déjà je ne regrette rien. Les premières pièces que j'ai écrites elles n'étaient pas bonnes mais en fait, on s'en fout. Je pense que les pièces qui me déçoivent le plus se sont celles où j'ai voulu paraître plus intelligent que je ne suis. Il n'y a rien de tel que l'humilité. En fait il faut que tu essaies juste d'être toi-même et c'est là que tu es le plus intelligent.

Quel conseil donnerais-tu à quelqu'un qui voudrait se lancer dans le théâtre ?

Il y a deux choses essentielles, c'est la persévérance et la sincérité. Si tu choisis de faire ça c'est que tu ne veux pas être une star, tu es là pour te donner au théâtre.

Ensuite, le plus simple, c'est d'aller dans une école parce que tu apprends des techniques, tu es formé au métier et surtout tu te crées déjà un réseau. Mais je pense aussi que ça nuit à la sincérité. Parce que le mot «former», ça veut bien dire donner une forme et en tant que comédien, ta sincérité, faut pas l'oublier. T'es pas le même qu'un autre, si je te vois jouer de la même manière qu'un autre, en fait, t'es qui, toi ?

Interview par Emilie Tireau

Photo Vincent Thomas



Jeux vidéos

Clair Obscur : Expedition 33, la France aux manettes

Poétique, déchirant, mais brillant, Clair Obscur : Expedition 33 a sans surprise été élu meilleur jeu de l'année 2025 et dépasse les 5 millions d'exemplaires vendu à ce jour. Une aventure pleine de rebondissements qui vous touchera par sa beauté, mais soyez prêts : « Il faut parer... Pour ceux qui viendront après ».

Développé par le modeste studio français Sandfall Interactive dont l'art book est sorti le 5 décembre, *Clair Obscur : Expedition 33* est un jeu type RPG¹ au tour par tour, sorti le 24 avril 2025 sur PC, Playstation et Xbox. Dans ce jeu, nous suivons les membres d'une expédition qui partent de la ville de Lumière afin de stopper la Peintresse. Chaque année, cette entité mystérieuse se réveille et peint un nombre toujours plus petit sur un monolithe au large de la ville, indiquant l'âge des personnes qui se font effacer de l'existence. Cet évènement est appelé le « gommage ».

Un jeu riche en contenu

Le jeu est rempli d'émotions et de révélations inattendues. Le mystère est palpable et attise la curiosité du joueur. Celui-ci est invité à explorer la carte au risque de tomber sur des boss plus effrayants les uns que les autres. La bande-originale, produite par le passionné Lorien Testard et interprétée par Alice Duport-Percier, soprano à l'opéra de Paris est sublime, le visuel est à couper le souffle et les personnages ont de la profondeur.

Mais ne vous attachez pas : les pertes sont douloureuses et les enjeux sont tels que personne ne pourrait être épargné.

Le gameplay en tour par tour est renforcé par un système de faiblesses et résistances ainsi que des mécaniques spécifiques pour chaque personnage jouable. La dynamique du combat est basée sur l'esquive et la parade face aux ennemis particulièrement hostiles. Rien n'est laissé au hasard, Clair Obscur nous offre une expérience de jeu unique lors d'une aventure épique, mélancolique, émotionnelle et organique : un contraste de doux-amer qui vous submergera dans cet univers

atypique à la fois magnifique et brutal. Un DLC² gratuit est déjà disponible, rajoutant une nouvelle zone de jeux et de nouveaux boss complexes. Sa sortie a été annoncée à la suite de la cérémonie des Game Awards du 11 décembre durant laquelle le jeu français a remporté neuf récompenses au total, dont celle du jeu de l'année et de la meilleure bande originale. Ce jeu a été une agréable surprise et je prends beaucoup de plaisir à y jouer, et bien que la difficulté m'ait parfois mise à l'épreuve, ce jeu est l'une de mes plus belles découvertes que je conseille vivement à un public averti.

Jessy Pantazis

¹RPG : role playing game, jeu de rôle

²DLC : downloadable content, contenu additionnel téléchargeable

Extrait du jeu Clair-Obscur : Expedition 33



Tatami, quand la fiction dénonce la réalité

Tatami raconte l'histoire de Leila, une judokate iranienne déterminée à décrocher la médaille d'or aux championnats du monde. Cependant, elle reçoit l'ordre de se retirer de la compétition pour éviter d'affronter une Israélienne. Ce thriller intense, mêlant sport et géopolitique, met en lumière la réalité bouleversante de nombreux athlètes iraniens contraints à l'exil pour échapper au contrôle de leur régime.

En 2019, Saeid Mollaei est à Tokyo pour disputer les championnats du monde. En quart de finale, on lui ordonne de feindre une blessure ou de se retirer afin de ne pas combattre l'Israélien Sagi Muki. Sous les menaces qui touchent également sa famille, il fait exprès de perdre. Le film *Tatami* dénonce ce scénario habituel pour les athlètes iraniens.

Depuis la révolution islamique de 1979 en Iran, le pays a adopté une position fortement anti-Israël, allant jusqu'à rompre toutes ses relations officielles avec l'État hébreu. Ces tensions diplomatiques touchent tous les aspects de la vie quotidienne des Iraniens, dont les athlètes qui ont l'interdiction formelle d'affronter des Israéliens. Tout comme Leila dans *Tatami* qui mène un double combat pour la médaille d'or et pour sa liberté, les sportifs iraniens ne peuvent dissocier leur activité de la lutte politique. Aujourd'hui, de nombreux athlètes exilés dénoncent cette ingérence de l'État et appellent à un boycott de l'Iran dans les compétitions mondiales.

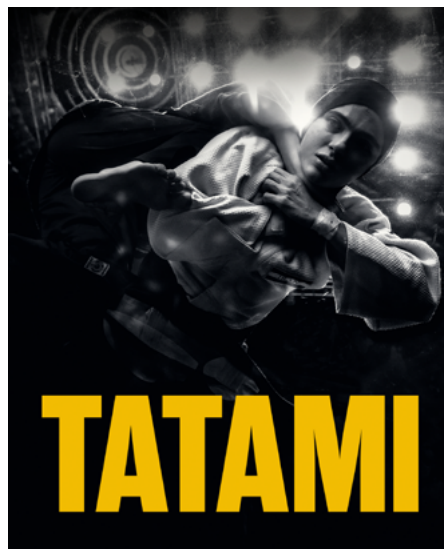
Un combat féministe

Leila est confrontée à un autre obstacle : celui d'être une femme. Depuis des décennies, le régime iranien restreint les libertés des femmes et, dans le domaine sportif, une forme de ségrégation genrée s'est progressivement installée. Lors des compétitions féminines, seules les spectatrices sont autorisées à assister aux épreuves, et jusqu'en 2022, il était illégal pour les femmes de se rendre à un match de football masculin. De plus, la participation des athlètes iraniennes à des sports comme

la gymnastique ou la natation est totalement interdite, les tenues étant jugées « inappropriées » par le régime.

Ces restrictions misogynes ont poussé la taekwondoïste Kimia Alizadeh à l'exil en 2020. Première Iranienne à remporter une médaille olympique, elle était célébrée dans son pays. Mais refusant de se soumettre davantage aux diktats d'un régime qui contrôlait chaque facette de sa vie, elle part d'abord aux Pays-Bas, puis en Allemagne, où elle obtient le statut de réfugiée. Sur Instagram, elle explique n'être qu'une parmi des millions de femmes opprimées en Iran : « J'ai porté ce qu'on me disait de porter. J'ai répété chaque phrase qu'on me dictait. (...) Ils se sont servis de mes médailles pour faire la propagande du hijab islamique. (...) », déplore-t-elle.

À l'image de tant de femmes iraniennes, le combat de Leila est alors aussi celui pour défendre ses droits et sa liberté en tant que femme.



International

Vivre dans un pays musulman

Adel, croyant et Jarod, non-croyant ont tous les deux effectué un service civique dans un pays musulman. Ils racontent leurs vécus différents mais tout aussi riches.

Adel, croyant au Sénégal

Pendant les deux premières semaines du mois de Ramadan, j'ai eu la chance de vivre une expérience unique à Saint-Louis du Sénégal, dans le cadre de mon service au centre culturel du Château. En tant que musulman vivant habituellement en France, c'était la première fois que je passais le Ramadan dans un pays majoritairement musulman et cela a profondément marqué ma manière de vivre ce mois béni. Dès mon arrivée, j'ai été frappé par l'ambiance. La ville ralentit son rythme en journée et s'anime au coucher du soleil. Les appels à la prière rythment les journées et les mosquées se remplissent pour les prières, surtout celles de la nuit (taraawih). L'unité des gens, leur générosité, leur calme malgré la chaleur ou la fatigue du jeûne, m'ont impressionné. Ici, tout le monde jeûne ensemble, prie ensemble, partage l'iftar

(le repas de rupture du jeûne) avec simplicité et chaleur.

Cette immersion m'a permis de vivre pleinement ma foi : je pouvais prier à l'heure, écouter des J'ai J'ai aussi pu approfondir ma pratique religieuse dans un cadre plus serein, où l'Islam est présent partout, sans être marginalisé. Au centre culturel, malgré le jeûne, j'ai continué à animer des activités avec des enfants. C'était parfois fatigant, mais très enrichissant.

Leur énergie, leur curiosité et leur spontanéité m'ont poussé à rester patient et engagé. J'ai aussi tenté de transmettre des valeurs à travers nos échanges, en gardant à l'esprit l'exemple du Prophète. Ces deux semaines ont été un vrai tournant. Elles m'ont permis de me reconnecter à l'essentiel et m'ont renforcé dans mon envie de construire un avenir dans un pays où l'Islam fait partie intégrante du quotidien. Une expérience simple, mais puissante, que je ne suis pas prêt d'oublier.

Jarod, non-croyant au Maroc

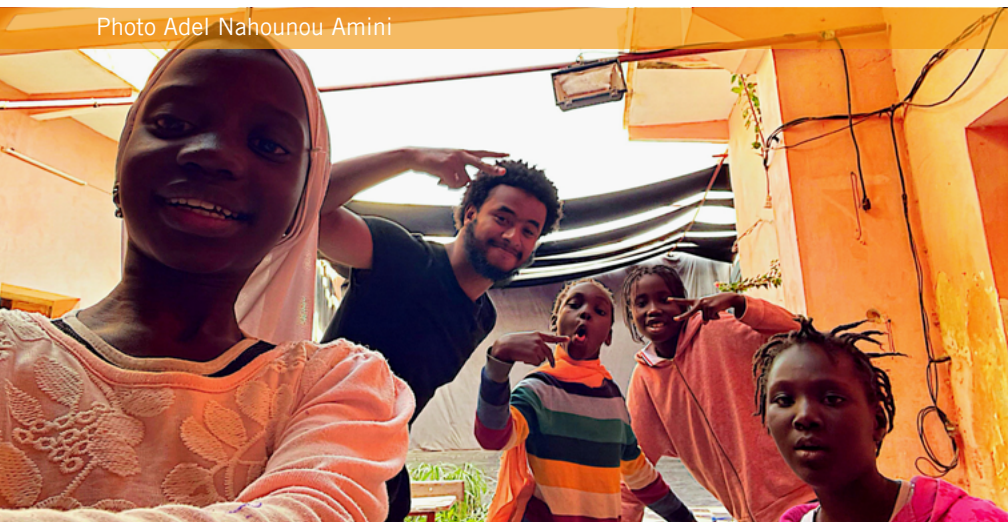
J'ai passé six mois au Maroc. J'ai adoré cette expérience, j'y ai rencontré des personnes qui m'ont réellement changé la vie. J'ai découvert des histoires personnelles, notamment sur le peuple amazigh. En termes de conditions de vie pour un non-pratiquant, il n'y a pas grand-chose qui change. La seule vraie différence, c'est l'organisation de la journée en fonction des appels à la prière et des fermetures liées aux jours saints.

J'ai même pu vivre le Ramadan. Ce qui est surprenant, c'est que même sans être croyant, on se retrouve un peu obligé de le faire. Les deux premiers jours ont été compliqués, mais après on s'y fait. J'ai adoré le fait de vivre surtout la nuit, avec toute l'ambiance festive. Comme j'étais bien entouré, j'ai pu casser le jeûne dans plusieurs familles et découvrir encore plus les coutumes du pays et les histoires personnelles.

Le plus difficile a été le retour en France. J'ai l'impression d'être tout le temps en retard, puisque ma journée n'est plus rythmée comme là-bas. Et puis, en France, on est trop pressé... Je dirais même que j'ai le mal du pays.

Adel Nahounou Amini
et Jarod Verheyne

Photo Adel Nahounou Amini



Polygamie, norme culturelle au Sénégal

Lors de mon séjour au Sénégal dans le cadre de mon service civique, j'ai été confrontée à une réalité culturelle qui m'a profondément marquée : la polygamie. Ce sujet m'a interpellée tant il révèle un fossé entre ce qui est accepté dans une société ou une autre.

Au Sénégal, la loi autorise la polygamie pour les hommes, qui peuvent avoir jusqu'à quatre épouses. Des amis sénégalais m'ont expliqué que la femme est selon eux, une reine. Mais ce discours en apparence valorisant, cache une réalité plus ancrée dans des traditions anciennes et un certain pragmatisme socio-économique.

La polygamie, une stratégie économique...

De nombreuses discussions avec les locaux m'ont appris que la polygamie trouve son origine dans des considérations agricoles et économiques. À une époque où la terre représentait la principale source de richesse, avoir plusieurs femmes permettait d'avoir plus d'enfants, donc plus de main-d'œuvre gratuite pour cultiver les champs. Cette pratique s'est perpétuée et ancrée culturellement, à tel point qu'elle est aujourd'hui perçue par certains comme un système bénéfique, y compris pour les femmes. Certaines, issues de lignées polygames, auraient été éduquées dans l'idée que devenir deuxième, troisième ou quatrième épouse est une situation enviable, car elle leur assure un avenir matériellement stable et une relative tranquillité dans la gestion du couple.

Cependant, lors d'une soirée, j'ai

discuté avec un homme marié et sa femme, Fatou. Alors que je partageais mon incompréhension et mon désaccord sur la polygamie, elle semblait acquiescer silencieusement. Je lui ai alors demandé quel régime matrimonial ils avaient choisi lors de leur mariage. C'est son mari qui m'a répondu : « *polygamie* ». Fatou a alors pris la parole pour dire : « *aucune femme n'aime la polygamie, elles l'acceptent juste. Partager ton homme avec une autre, ça fait chier.* » Ses mots m'ont profondément touchée. J'ai compris que bien souvent, les femmes n'ont d'autre choix que d'accepter une norme sous peine d'être isolées, dévalorisées ou économiquement dépendantes.

... profondément ancrée dans la société sénégalaise

Les hommes avancent d'autres arguments pour justifier la polygamie. L'amour n'est pas constant, certaines femmes ne peuvent pas avoir d'enfants, et un homme contraint à la monogamie pourrait se retrouver seul si sa femme décède. En revanche, si une femme souhaite partir, elle perd sa sécurité financière, sa reconnaissance sociale, et peine à se remarier. Pourtant certaines semblent assumer fièrement cette situation matrimoniale.

Lors d'un mariage traditionnel, un animateur chantait des phrases auxquelles les femmes répondaient en levant un, deux, trois ou quatre doigts. Elles indiquaient fièrement leur rang : première, deuxième, troisième ou quatrième épouse.

Cette scène m'a semblée à la fois étonnante et révélatrice. J'ai compris à travers ces échanges que la polygamie au Sénégal est un fait culturel, historique, économique et social profondément enraciné. Il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre. Ce qui nous paraît anormal ou injuste à travers notre prisme occidental ne l'est pas partout. Cela n'empêche pas de questionner ces normes, surtout lorsqu'elles touchent aux droits fondamentaux et à l'égalité.

Marine Martin, volontaire en service civique international

Photo Marine Martin



Grand format

Rave encadrée ou Free party, deux manières d'être libre

Les raves chez les jeunes sont-elles réellement synonymes d'une prise de risque, ou sont-elles simplement stigmatisées ? Lors de la braderie de Lille, nous avons demandé aux passants ce que ce mot leur évoquait. Sur 120 réponses, quatre thèmes sont ressortis : alcool, drogue, ambiance, liberté. Mais qu'en disent les concernés ? Thomas et Lilou témoignent.

Les raves encadrées : un espace de liberté sous contrôle

Rassemblement, euphorie, lâcher-prise. Les raves sont souvent perçues comme un voyage hors du temps et des règles. C'est par curiosité que Thomas s'est laissé tenter par sa première soirée. « J'avais pas mal d'amis qui y allaient souvent. Un jour, je me suis dit pourquoi pas essayer, même si au début j'avais un peu peur », raconte-t-il. Ce jeune homme de 23 ans, récemment initié à l'univers des fêtes encadrées, y a découvert bien plus qu'une simple soirée : « C'est un moyen de décompresser après une semaine de boulot, d'oublier un peu la routine. »

Là-bas, nous sommes loin des clichés souvent associés aux raves. Il y décrit une atmosphère étonnamment chaleureuse.

Selon lui, « les gens sont très bienveillants. Tu peux danser

toute la nuit au milieu de la foule ou t'isoler un peu, il y aura toujours quelqu'un avec qui discuter. Il y en a pour tout le monde. » Pour Thomas, les valeurs portées par la culture rave sont claires : « Liberté et esprit collectif. » Un sentiment de solidarité spontanée qui traduit la philosophie d'un mouvement souvent perçu, à tort, comme marginal ou chaotique.

S'il voyait au départ la rave comme un simple « exutoire festif », son regard a évolué au fil des soirées : « Plus je découvre les artistes, plus je m'intéresse à la musique. Au début, je n'écoutais ça qu'en soirée. Maintenant, j'en écoute aussi chez moi. Il y a un vrai aspect culturel. » Une ouverture artistique qui dépasse la fête et qui, selon lui, rapproche la rave d'un espace d'expression à part entière.

Mais alors, qu'en est-il de la sécurité ? Lorsqu'on évoque la sécurité, Thomas se veut

rassurant : « Globalement, c'est safe. Les gens sont bienveillants et solidaires. Si quelqu'un ne va pas bien, il y a toujours du monde autour. » Il admet cependant que certains comportements isolés viennent ternir cette image. Quant à la perception extérieure, il reconnaît que les raves sont parfois mal comprises : « Vu de loin, ça peut paraître un peu dangereux ou fou. Mais sur place c'est tout le contraire. »

Pour le jeune homme, les raves représentent avant tout une phase de vie : « C'est beaucoup d'énergie, c'est fatigant. Je suis encore jeune, mais je sens déjà que je ne pourrais pas suivre ce rythme éternellement. Pour l'instant, je profite. »

Entre défouloir, communion et culture alternative, les raves encadrées continuent de séduire une jeunesse en quête de sensations, de connaissance de soi et surtout, de liberté, tout en s'adaptant aux enjeux de sécurité et de légitimation.

Free party : entre liberté et culture

La free Party, contrairement aux raves encadrées, est autogérée et organisée en dehors des circuits officiels (champs, friches, hangars). Née dans les marges de la société, elle continue de fasciner autant qu'elle dérange. Derrière les clichés, pourtant, se cache un monde plus complexe.

Lilou, 20 ans, nous raconte sa découverte de la Free Party. Tout a commencé avec une rencontre, un ami passionné de techno, puis cette curiosité qui grandit. « Au départ, tu vas en boîte, tu trouves ça sympa. Et puis tu réalises qu'il existe tout un monde derrière, une vraie communauté. »

Peu à peu, elle suit des amis, découvre les terrains vagues, les enceintes bricolées, l'attente du lieu communiqué à la dernière minute. « C'est un mélange d'excitation et de liberté. Tu sais que personne ne va te juger. C'est pour ça que j'y vais. »

Mais comment décrire une Free Party à quelqu'un qui n'y a jamais mis les pieds ? Lilou réfléchit. « C'est compliqué, parce qu'il y a une grosse différence entre les débuts du mouvement et maintenant. Aujourd'hui, beaucoup viennent juste pour se défoncer. Moi je ne prends rien, je kiffe sans ça. Y en a peu qui aiment vraiment la musique. C'est dommage, parce qu'à la base, c'était la liberté, la solidarité, et le respect. » Elle insiste : « La Free Party, c'est de gauche,

c'est politique. C'est le partage, l'entraide, pas le fric. Il n'y a pas de hiérarchie, pas de lois, juste des gens qui s'organisent ensemble. Mais aujourd'hui, tu as de tout, même des gens de droite qui ne pigent rien à ce que c'est vraiment. » Cependant, Lilou reconnaît que ces valeurs peuvent s'effriter : « Y a des gens qui ne respectent plus rien, qui sont là juste pour eux. C'est triste, parce qu'à la base, c'était un vrai esprit collectif. »

Elle insiste aussi sur la différence entre les raves commerciales et les free parties. « Une rave, c'est 70 balles l'entrée. Une Free, c'est gratuit, peu importe qui tu es. Pauvre ou riche, tu viens, tu dances. C'est ça l'esprit. »

Alors, la Free Party : exutoire ou culture ? « Franchement, c'est les deux. C'est festif, bien

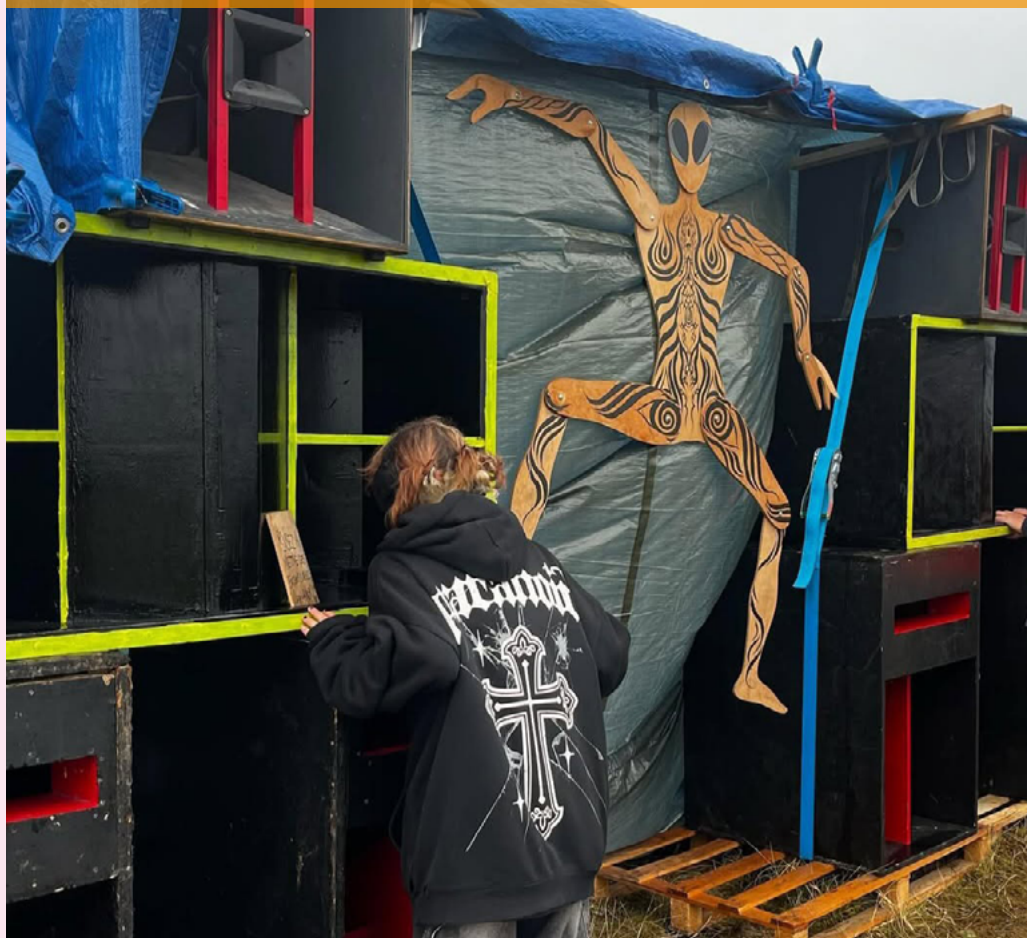
sûr, mais y a un fond culturel. Les vrais teufeurs, les baboss, les punks à chiens, c'est tout un monde, une culture qui existe depuis les années 80. »

Quant à la perception sociale, elle grimace. « Les médias, les flics, ils ne pigent rien. Pour eux, ce sont juste des drogués qui bousillent les champs. Alors qu'en vrai, c'est super propre. C'est stigmatisé pour rien. Le seul vrai danger, ce sont les forces de l'ordre. Tu crains toujours qu'ils débarquent. Mais sinon, à l'intérieur, tu es en sécurité. Les organisateurs sont très vigilants sur les agressions. »

Et pour la suite ? Elle rit : « Ouais, à long terme. Je veux continuer. Y a même des mamans de 50 piges qui dansent encore, donc pourquoi pas moi ? »

Mélissa Meouak, Paola Gély,
Alexandros Durand

Photo Lilou



La fête comme espace de création artistique

La fête est souvent perçue comme une simple échappatoire du quotidien où l'unique objectif serait de s'amuser. On oublie souvent qu'elle constitue un véritable espace de création. En un sens, la fête est aussi une forme d'art.

La musique comme échappatoire

Qu'il s'agisse de hard techno, de reggaeton ou de pop, la fête et la musique sont indissociables. La piste de danse devient donc un espace de valorisation du travail des artistes, mais aussi un lieu d'expression collective. A travers la musique, la fête nous pousse à chanter et à danser comme bon nous semble. Elle déclenche une réponse spécifique dans notre cerveau et suscite ce besoin presque instinctif de bouger en rythme que les scientifiques appellent le « groove », selon le magazine *Sciences et Avenir*.

Faire parler son corps à travers la danse

Duo indissociable de la musique, la danse occupe une place centrale dans l'univers festif. Elle est également source d'une puissante expression culturelle. Du *flamenco* en Espagne au *nihon-buyo* au Japon, chaque culture célèbre à sa manière l'art de la fête à travers la danse. On retrouve souvent ces formes d'expression lors de fêtes populaires.

Dans une perspective plus contemporaine se sont développés des styles comme le *voguing*, né dans les communautés

afro-américaines et latinos LGBTQ+ de New York dans les années 1980. Il consiste en des mouvements inspirés des poses des mannequins lors de défilés de mode en marchant et en faisant principalement usage des bras et des mains. Ce style mêlant identité et fierté donne à la fête une dimension politique.

Dans un registre plus classique, la danse trouve aussi sa place dans le monde de la nuit, à travers les spectacles de cabaret ou les performances scéniques diverses.

Se métamorphoser pour mieux célébrer

La mode et le maquillage occupent une place non négligeable dans l'expression artistique au sein de la fête. Cela peut se manifester simplement, à travers le plaisir de s'apprêter pour sortir. Cette dimension esthétique prend une toute autre ampleur dans certaines manifestations festives telles que des carnivals, où style et maquillage deviennent des formes d'art à part entière. Le Carnaval de Rio en est un exemple. Les costumes y sont flamboyants, chargés de plumes et d'ornements. Là-bas, s'habiller devient une performance visuelle, où les corps deviennent comparables à des œuvres d'art vivantes. Ces costumes

extravagants représentent la culture de la ville, mélangeant aussi traditions africaines et européennes.

Quand la fête transforme le paysage

L'art est présent dans la transformation urbaine dédiée à la fête. Les événements tels que les festivals permettent à des espaces vacants d'être transformés en véritables cocons festifs. Le festival Burning Man aux Etats-Unis est connu pour ses installations artistiques et architecturales. Cette année figurait un énorme nuage noir représentant la guerre en Ukraine. Nous pouvons également penser au Video Mapping Festival à Lille, qui mobilise un travail technique hors norme afin de projeter des lumières interactives sur les bâtiments de la ville, comme le musée des Beaux-Arts ou l'Opéra.

Keïto Danneville

Photo Vidéo Mapping Festival



Regards croisés

Le Centre Pompidou s'invite au Tripostal

À l'occasion de la 7e édition de Lille3000, le Tripostal a ouvert ses portes pour l'exposition d'art moderne Pom Pom Pidou. Alexandros et Julia l'ont visitée et témoignent pour Regards Jeunes.



Dans les yeux d'Alexandros

Du 26 avril au 9 novembre, le Tripostal accueillait une partie des collections du Centre Pompidou dans le cadre de sa fermeture pour travaux depuis septembre et du festival culturel Lille3000. Durant les cinq années de rénovation, les œuvres de l'institution parisienne circuleront à travers la France et à l'international.

Cette exposition exceptionnelle déployée sur deux étages offre un large panorama de la création moderne et contemporaine. Parmi les artistes exposés, on retrouve notamment Sonia Delaunay, Fernand Léger, ou encore Morellet.

Notre visite a été enrichie par l'intervention de Caroline Sayag, médiatrice culturelle au Tripostal, qui nous a guidés avec pédagogie et enthousiasme. Nous la remercions pour sa disponibilité et la qualité de ses échanges.

C'était une occasion rare de découvrir en région une sélection d'œuvres majeures issues d'un des plus grands musées d'art moderne du monde.

Dans les yeux de Julia

Entre festivités en ville et modernité lilloise, c'est avec la Mission locale que nous avons pu avoir l'occasion de visiter la dernière exposition : «Pom Pom Pidou» proposée par le Tripostal et le Centre Pompidou pour une poétique collaboration lors de l'événement Fiesta.

La visite, déambulation dans les trois salles proposées riches en couleurs et concepts artistiques ne demandant qu'à être découverts, a duré une bonne heure. J'ai beaucoup apprécié la première salle au rez-de-chaussée, axée

sur les œuvres d'avant-garde, notamment le tableau «Manège de cochons» de Robert Delaunay mettant en valeur la couleur et le mouvement.

S'approcher c'est voir le manège en détail, la forme des cochons ou encore les différentes personnes sur le manège, s'éloigner c'est voir une symphonie de couleurs s'accordant à la perfection. Cela m'a beaucoup touché. Comme si finalement, l'art et ses différents sous-entendus se voyaient à travers l'œil de la personne qui le perçoit.

Alexandros Durand et
Julia Sagnier

Photo Alexandros Durand

**POM POM
PIDOU**
26.04 → 09.11.25

Interview

Harry Stocrate : performer la masculinité

Cela fait presque 3 ans que Charlie incarne son personnage d'Harry Stocrate sur scène. A 22 ans, ce king fait partie de la vaste scène drag lilloise. Originellement comédien, il vit maintenant partiellement de son art dans lequel il explore toutes les facettes de la masculinité.

Comment tu définirais l'art du drag ?

On pense souvent que c'est des gens qui se travestissent en l'autre genre, ce qui n'est pas forcément le cas. Il n'y a pas que des drag queens et des drag kings. On a aussi des drag créatures, queers, qui veulent casser ces codes genrés. C'est un art qui a beaucoup évolué et qui est intrinsèque à la communauté queer. C'est performer, souvent des lip sync* avec des maquillages, des tenues extravagantes, qui peuvent essayer de représenter un genre dans l'exagération. C'est assez vaste, tout comme le genre l'est dans la vie.

Comment as-tu commencé le drag ?

J'ai vu que ça existait en France par Drag Race, puis j'ai appris que les drag king existaient. Je me suis dit « c'est super, on peut faire du drag et ne pas représenter la féminité » parce que dans ma vie personnelle je ne me sentais pas trop de le faire.

Ensuite, j'ai joué dans une pièce de théâtre où le personnage principal découvrait sa non-binarité et voulait faire du drag king. J'étais le personnage

principal et une des personnes du cast était vraiment un drag king qui s'appelle Rodrigue. Il m'a initié au drag. On a pris une après-midi pour m'apprendre à me maquiller et à performer, c'est très court. Après cette performance, il m'a dit « si ça t'intéresse de faire du drag, j'aimerais bien t'apprendre » et il est devenu mon « père » drag. Quand tu accompagnes quelqu'un faire ses premiers pas sur scène, on dit que tu es son parent.

J'ai tenté pour une pièce de théâtre et c'était très cool. Je suis monté une première fois sur scène et je me suis dit « il faut absolument que j'y retourne en faisant mieux ».

Comment utilises-tu le drag personnellement ?

Quand j'ai commencé, il y avait une volonté de représenter une masculinité toxique que je n'aimais pas, une sorte de bourgeois qu'on détesterait et au fur et à mesure j'ai un peu adouci cette version. J'ai plus de compassion pour mon personnage [rires].

Mais je l'utilise aussi parce que je fais du théâtre depuis que j'ai 7 ans, pour m'exprimer artistiquement d'une autre

Photo Julian Baucier (@julianbaucier)



manière. J'ai une liberté qui fait que je contrôle de A à Z ce qui se passe sur scène. Je fais tout : la mise en scène, mes costumes, mon maquillage, c'est moi qui prends toutes les décisions. Souvent je me fais aider parce qu'on ne peut pas savoir tout faire et je demande des regards extérieurs pour avancer sur mes performances. C'est un art dans lequel je peux m'amuser avec les codes du drag, c'est assez libérateur. C'est une manière différente d'être sur scène mais il y a toujours ce côté théâtral, je raconte toujours quelque chose.

Comment trouves-tu que le drag est accueilli en France ?

Le drag de manière générale est beaucoup mieux accueilli en France depuis l'arrivée de Drag Race. C'est beaucoup plus simple de venir voir les gens et leur dire « Vous connaissez Drag Race ? On fait à peu près ça. » mais c'est plus pour les drag queens. En tant que king, c'est un peu différent parce que souvent les gens ne nous connaissent pas. Moi je dis souvent : « Vous voyez une drag queen ? Je fais ça mais en homme. » C'est très dur à expliquer surtout aux plus âgés qui ne comprennent pas et pense que je suis une femme juste parce que je fais du king.

Mais aujourd'hui, à Lille notamment, on a plein de lieux où on a l'habitude de performer comme la Bulle café, la Brat cave. C'est quand il faut chercher de nouveaux lieux que c'est plus compliqué. Il faut qu'on puisse nous faire confiance, qu'on sache ce qu'on va faire et savoir qu'on va leur rapporter de l'argent.

On est beaucoup plus populaire pendant le mois de juin [mois des fiertés] bizarrement [rires]. Le mois des fiertés, c'est le moi où plein de structures nous contactent, on a plein de booking parce que les gens se disent « oh c'est le mois des fiertés on va prendre des drag. » C'est très bien hein car on voit toutes les structures qui sont prêtes à nous accueillir.

Est-ce que ça t'arrive de travailler avec des drag queens ?

Très souvent ! Je travaille avec plein de drag différents. De manière générale on essaye de se mélanger et c'est ça qui est intéressant dans une soirée. Je m'ennuie un peu dans un spectacle où il n'y a que des queens, je trouve que ça manque de diversité. Mais il y a une sorte de division de la communauté qui est un peu triste parce que nous, les kings, nous sommes aussi sous-représentés donc ça nous arrive de faire des shows entre nous. Certaines queens elles-mêmes ne comprennent pas ou n'aiment pas forcément les kings.

Ça arrive sur des grosses soirées comme pendant la pride. Il y a une dizaine d'artistes et un drag king. Ça se voit qu'il n'est vraiment booké simplement parce que c'est un king. C'est pas tout le temps le cas, ils essayent d'être un peu plus « inclusifs ». Je trouve que le terme est un peu réducteur parce qu'on n'a pas besoin d'être inclus, on est dedans. Mais ça reste les queens qui ont le pouvoir décisionnel sur plein de trucs. Elles ont plus de soirées, elles sont en plus grand nombre, c'est plus facile à expliquer donc c'est plus facile pour elles d'avoir des lieux et de manière générale. Le public s'attend plus à voir des drag queens que des drag kings parce qu'il connaît Drag Race.

Quels sont tes projets pour le futur ?

Avec mon collègue Scrap Boo King, on fait une scène ouverte au Hangar(t) à peu près tous les deux mois. On invite des gens qui n'ont jamais fait ou très peu de drag dans une scène qui s'appelle Esquisses. C'est lui qui a commencé cette scène ouverte et je me suis rajouté ensuite. On aime bien faire ça, c'est toujours trop cool de voir des gens qui expérimentent.

Je prépare un drag show pour financer ma torsoplastie. C'est un gros projet, j'aimerais que ça arrive vite. Le problème c'est de trouver une salle, comme d'habitude. J'ai aussi une cagnotte sur Instagram parce que ce sont des opérations très chères. On est beaucoup de personnes trans à faire du drag, on a besoin d'argent pour des opérations parce que contrairement à ce que certaines personnes pensent, c'est pas du tout remboursé sans devoir attendre dix ans. Je n'ai pas le temps d'attendre.

Propos recueillis par Axelle
Sergent et Carla Vecchio

Photo Julian Baucier (@julianbaucier)



Faire de la manifestation une fête

Comme dit l'adage, « la fête est politique ». Au moment où les autorités décident de l'arrêter en gazant et blessant les fêtards, il est important de continuer en revendiquant et cela passe par les manifestations.

Égayer les manifestations syndicales

« La manifestation, c'est un moyen d'expression du peuple » nous disait un jeune à la manifestation syndicale du 18 septembre 2025. Alors autant en faire une fête.

Dans les manifestations, il y a de l'ambiance. Les foules crient les slogans, chantent, dansent, prennent de l'espace.

Présente, comme souvent en manifestation, la Brigade des tubes est une fanfare composée de musiciens confirmés et amateurs et reconnaissable à ses habits orange. L'un de ses membres nous confiait que « la musique, ça permet de rassembler [...]. Il y en a beaucoup qui n'osent pas [venir] parce qu'ils disent que ça va dégénérer. Si on donne une image bon enfant de la manif, peut-être qu'ils viendront. » « La fanfare, ça donne une motivation. Maintenant je suis content d'être dedans et de participer à amener cette joie pour les autres » surenchérit un autre.

Les fanfares ont su prendre leur place dans les manifestations. Autour d'elles, les gens dansent, sont joyeux tout en exprimant leurs revendications. On le voit

bien dans les plus récentes, nombre de citoyens considèrent non seulement qu'elles doivent être festives mais aussi que la fête elle-même est une forme d'expression politique à part entière.

Célébrer pour la reconnaissance

On ne peut dissocier fête et lutte dans la Pride. Les chars colorés, la sono à fond, les performances de drag entrecoupées de discours fédérateurs, le tout pour crier le droit d'exister et d'être reconnu. Pourtant, au fil du temps, une dualité entre les deux s'est installée.

Elle naît en 1969 à Stonewall, quand l'homosexualité était encore illégale (elle sera dépénalisée en 2003 aux Etats-Unis, 21 ans après la France). Une émeute éclate après une descente de police dans au Stonewall Inn, un bar gay de New-York. Cette pratique répressive était régulière à l'époque.

Une marche est organisée un an plus tard pour commémorer la révolte. Mais au fil des années, on assiste à une invisibilisation des revendications de la communauté queer au profit d'une fête dépossédée de positions politiques.

Faire la fête, une liberté menacée

Quelle qu'elle soit, la fête revêt une dimension profondément politique.

Cela n'est jamais autant visible que lorsqu'elle est attaquée : quand le régime de Vichy interdit les bals pour orienter la jeunesse française vers la reconstruction et la collaboration, quand les talibans interdisent aux femmes afghanes de chanter ensemble, ou quand des terroristes attaquent le Bataclan, le Stade de France et les terrasses parisiennes en novembre 2015.

La fête est attaquée parce que bien souvent, elle représente la liberté. Elle est l'objet d'une bataille culturelle constante.

Alors dansons, chantons et profitons !

Aurélien Benoît et Yann Avelin

Photo Aurélien Benoît



Rencontre

La vie nocturne à Lille, un engagement d'Arnaud Taisne

Cuisinier et propriétaire d'une friterie à La Madeleine, Arnaud Taisne alloue le reste de son temps à son engagement d'élu à la mairie de Lille. L'adjoint à la vie nocturne a répondu aux questions de Yanis, Bilal, Fantine, Lisa-Rachel, Safya, Lilian et Manelle dans le cadre du parcours citoyenneté de la Mission locale Lille Avenirs.

Que signifie la vie nocturne pour vous et qu'est-ce qu'elle représente à Lille ?

Quand on entend le terme de la « vie nocturne » on a facilement le tropisme « vie festive ». Il y a des choses très positives, et ça je veux le rappeler à chaque fois. Il y a des concerts, de la culture, de la vie. Il en faut toujours plus.

Après, il y a beaucoup d'excès commelaconsommationd'alcool qui est très problématique dans notre ville et de manière de générale dans notre société et la consommation de drogues, de produits stupéfiants. Ce sont des problèmes auxquels on doit faire face parce que ça crée des nuisances et des drames.

Je suis un petit peu entre ceux qui font la fête, les professionnels de la vie nocturne car c'est un secteur d'activité qui est important dans notre ville et pour notre tourisme, et les habitants de Lille qui veulent dormir. On est une ville qui s'est toujours battue pour ne pas avoir un secteur de la ville où on fait la fête mais où les gens ne vivent pas.

Quel projet vous occupe actuellement ?

Il y en a plein. Je travaille sur une charte des soirées étudiantes pour donner un outil pour que les associations étudiantes puissent comprendre les contraintes auxquelles ils doivent faire face pour ne pas se mettre eux et leurs collègues en danger.

On prépare les prochains événements. La fête de la musique [21 juin], qui se prépare 6 mois à l'avance, le 14 juillet. On essaye de préparer tous les grands événements de la ville de Lille bien en amont avec les professionnels. On réfléchit aussi à la lutte contre les VSS (Violences sexistes et sexuelles) dans le cadre de la vie nocturne. On a mis en place le dispositif « Angela » qui vous permet d'être mis.e en sécurité par des personnes habilitées quand vous sortez et que vous vous sentez agressé.e et en insécurité. Ilévia a aussi décidé de former ses agents et on réfléchit à le faire dans les mairies de quartier pour que de plus en plus de gens soient formés à accueillir et écouter les victimes.

Photo Ana Maria Menendez



Comment organisez-vous les grands événements lillois ?

Ce sont essentiellement des discussions avec les professionnels. Par exemple, en ce moment, je ne suis pas satisfait de la manière dont se déroule la fête de la musique. On n'arrive pas à laisser assez de place aux pratiques de musiciens acoustiques amateurs. Il y a beaucoup trop de musique électronique. J'en suis un fervent amateur mais le problème c'est que quand le volume est trop fort, on ne peut pas laisser s'exprimer tout le monde dans la ville. Donc on est en train de travailler pour trouver un système qui permettrait d'avoir de la place pour tout le monde.

Retranscrit par Axelle Sergent

Tu es belle/beau signifie que tu as un bon cœur

Qu'est-ce que la beauté ? Pourquoi l'apprécions-nous ? Et pourquoi y a-t-il si peu de gens qui sont vraiment beaux ?

L'illusion des apparences

« La beauté ne réside que dans les apparences » est une idée qui nous conduit à surfer sur une vague qui n'est peut-être pas fausse mais qui nous complique la vie.

Lorsque nous tombons amoureux, nous pensons que ce qui nous lie à l'autre personne est sa beauté physique, mais avec le temps, nous nous rendons compte que ce qui nous fait rester ensemble n'est pas l'apparence de l'autre personne, mais son

comportement, ses sentiments et sa volonté qu'on soit ensemble, qui font ressortir la véritable beauté de chacun d'entre nous et nous incitent à rester ensemble.

La beauté physique est initialement appréciée parce que l'œil aime se perdre dans des traits et des couleurs qui font passer l'âme dans un autre monde où l'on ne pense qu'à ses désirs. Mais dès que ces désirs sont satisfaits, on commence à essayer de naviguer dans les profondeurs de l'âme pour voir si la vraie beauté rencontre la beauté physique pour revenir dans le monde réel et compléter entre les désirs et la réalité.

Malheureusement, aujourd'hui, nous essayons de généraliser tous les faits. Pour être beau/belle, nous devons tous avoir des cheveux lisses et être habillés de vêtements de marque. La tragédie est que très peu de gens pensent à la beauté comme à un

fait réel qui réside dans l'âme des autres.

Le monde veut que nous nous ressemblions tous, mais l'important ce n'est pas ce que le monde veut faire de nous mais ce que nous voulons faire. Nous devons commencer à regarder les autres et comprendre que leur beauté réside dans leurs actes et non pas dans leur apparence ou leurs paroles.

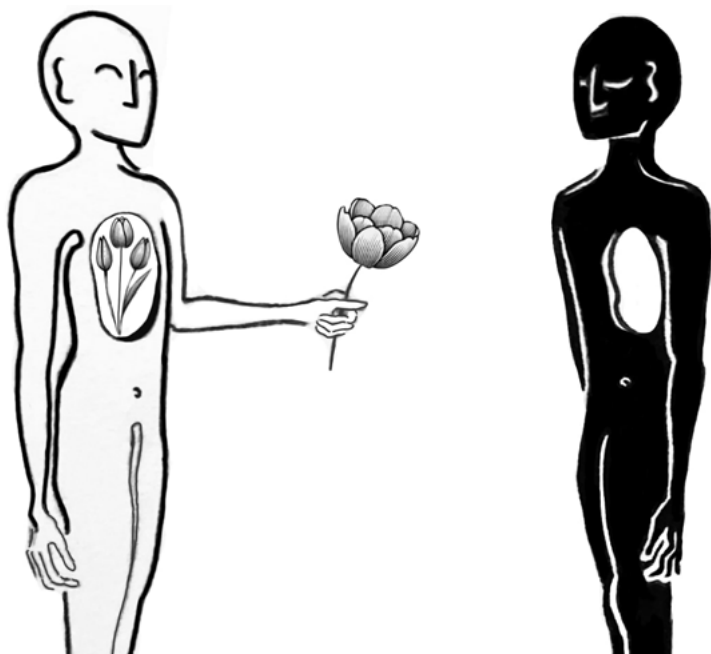
La beauté, miroir de notre âme

Être beau, c'est être courageux, défendre la vérité, ne pas réaliser ses rêves sur les fautes des autres, être capable de dire et de faire de belles choses, d'aimer, de ne pas blesser les autres et de ne pas haïr à des moments où nous avons toutes les raisons de le faire.

Nous devons faire attention à qui nous faisons confiance car parfois, à partir de la moindre des choses, nous pouvons penser que la personne est belle d'âme, alors qu'avec le temps, nous réalisons que cette personne n'a aucun lien avec le vrai sens de la beauté.

La prochaine fois que quelqu'un vous dira que vous êtes beau/belle, rappelez-vous qu'il voit en vous plus que votre apparence. Dans un monde idéal, vous êtes belle/beau signifie que vous avez un bon cœur.

Nabila Mirca Constantini



COMME PAS MAL DE MONDE,
J'AIME BIEN VOYAGER.



LE TRUC C'EST QUE J'AI PAS
TROP DE THUNES MDR



ALORS AVEC D'AUTRES GENS QUI
ONT PAS DE THUNES JE VAIS DANS
DES X-BUS !!!



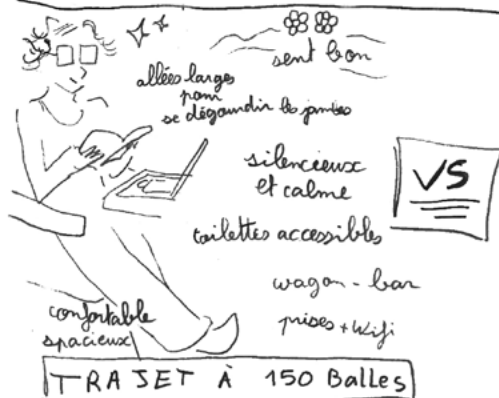
PARCE QUE CERTES MON VOYAGE DURE



→ locked in
à +10%
→ (dites - nous
c'est un vrai
prix
à qui on j'ai fait
des recherches très
sérieuses)



↳ BON, POUR FAIRE DE TELLES ÉCONOMIES IL FAUT ÊTRE PRÊT.E À SACRIFIER UN PEU DE CONFORT...



sois de faire pipi mais les toilettes sont bouchées
il fait trop chaud ou trop froid



J'VOUS RASSURE C'EST PAS TOUJOURS
COMME ÇA, MOI J'AIME SURTOUT
LES X-BUS POUR FAIRE LE POINT SUR
MAVIE DE MANIÈRE MÉLODRAMATIQUE



ET MÊME SI L'ESSENTIEL
C'EST L'ARRIVÉE,



SOMETIMES THE REAL TREASURE IS THE FRIENDS WE MADE ALONG THE WAY *



* la vraie aventure c'est les
amies. s qu'on s'est fait en chemin

La colère due aux traumatismes

Elle ne m'a jamais vraiment quitté
 Je pense même, depuis que je suis née
 Elle est là à mes cotés
 Prête à bondir à la moindre chose qui lui déplaît...
 Elle ne sait s'exprimer autrement
 Crier, hurler, pleurer, et voilà la décadence
 Pour elle, la vie est un combat
 Dans le cœur un poids
 Et peu importe le climat
 En moi elle y a trouvé son habitat
 Petite on lui disait qu'elle était bouddha

Tellement calme que c'est comme ça qu'on la décrivait.
 Et depuis qu'elle a accumulé de graves traumas
 Elle en a perdu son éclat
 Et pour l'entendre, elle cria
 Elle y mettait toute sa voix
 Et elle finit par comprendre un jour...
 Que c'était à cause du manque de sa grand-mère, Fatima, son plus gros trauma.

Loïs Benaouda

L'hygiène face à la dépression

Une goutte de sueur sur le front
 Le stress à fond
 Transpiration excessive
 Odeurs nauséabondes parfois malades
 C'est aussi ça d'être dépressive
 Angoisses très expressives
 Palpitations massives
 Les gens ne sont pas compréhensifs
 La mauvaise hygiène de vie et corporelle
 ne font pas de moi l'entière de ma personne...
 Les critiques en moi raisonnent
 Malade je suis...
 Mais rien ne m'arrêtera, pas même le regard méchant d'autrui
 J'arriverai à sortir de tout ça, même si ça fait des années déjà, c'est promis.

Loïs Benaouda



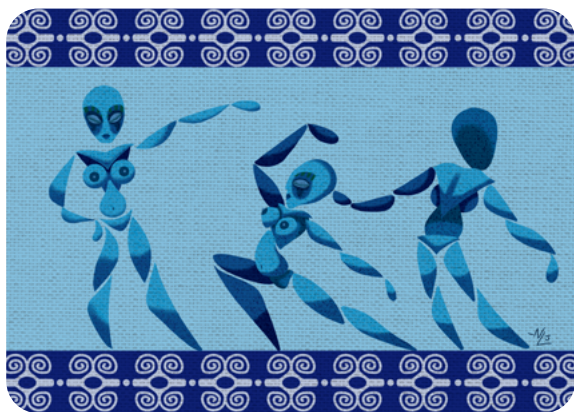


Illustration ©Nausicaa



Tu embrasses my heart

Lady

Lady, marche devant tous

fais ton miel - диви строфи

You are the mysterious poet qui met l'âme de la poésie on the lost cries of the soft lover.

You are 멋있고 차분하며 생기있고 매력적이다.

Dolce e splendida donna, fiore di mille colori,
quando ti metti a sognare, прелъстена от
сянката и лазура,

gdzie dusza na każdym kroku znajduje miłość,
nadzieję i radość, nagle spotykasz siebie.

Dolce sogno où tout ébloui, . يبح ران تنأ

Par Mira Chorbadjieva, Kinga Mokrzycka, Lina,
Nabila Mirca Costantini, Jaeeung Kim

TRADUCTION

Lady

Femme, marche devant tous,
fais ton miel - de vers fauve.

Tu es la mystérieuse poëtesse qui
met l'âme de la poésie

Tu es formidable, calme, vivante et
charmante.

Douce et splendide femme, fleur de
mille couleurs,

quand tu te mets à rêver sous
l'emprise de l'ombre et de l'azur, où
l'âme a chaque pas trouve l'amour,
l'espoir et la joie, soudain tu te
rencontres.

Doux rêve où tout éblouit, tu es le
feu de mon amour.

Insomnie

La nuit se couche sur mon visage
Mes pensées prennent un virage
Mes rêvent ne vont pas être sage
Ce sont mes démons qui font rage
Les mêmes qui dominent le paysage
Cette nuit sera pleine d'orage
Mon cœur bat si vite
Il connaît cette musique
Mon sommeil s'agite
Et laisse place à la panique
Mes rêves seront parasites
La nuit m'enlace, douce menace

C'est la réalité qui peu à peu s'efface
Je ne sais plus où est ma place
J'ai peur de cette angoisse
Au fond de mon lit, les ombres me glacent
Et c'est mes rêvent qu'elle tabasse
Peu à peu le jour revient
Qu'il est douloureux ce matin
Je suis un souffle, un fil, un rien,
Mon cœur connais ce chagrin
Il en a fait son refrain

Adèle Simon

Jessy témoigne après cinq ans avec Regards Jeunes

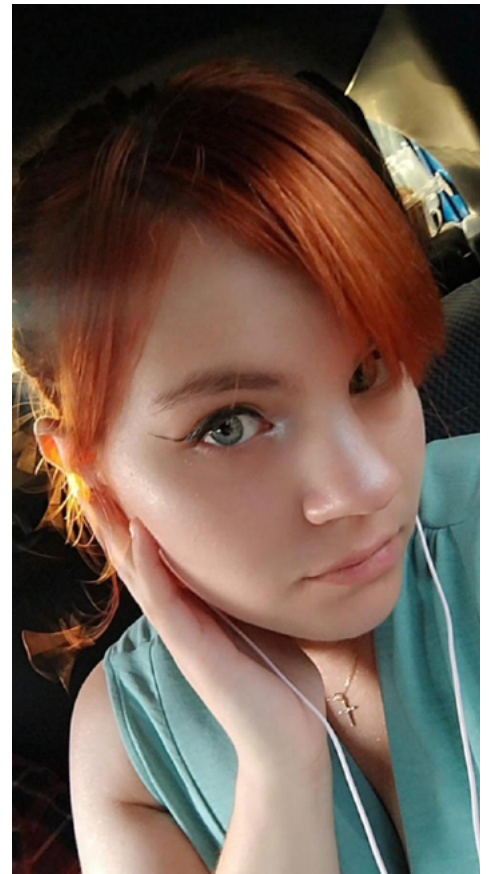
J'ai rejoint Regards Jeunes grâce à ma conseillère Mission locale. Elle savait que j'aime tout ce qui fait appel à la créativité et le journalisme. Ce qui m'a motivée, c'est la possibilité de parler de ma passion avec d'autres jeunes et la possibilité d'inspirer les gens.

Alors j'ai contribué au journal en lançant l'idée de la critique cinéma. J'allais voir un film au moins une fois par mois pour écrire mes articles. Même à distance je pouvais y contribuer, ça m'a fait du bien et c'est toujours une fierté de voir mon travail publié.

En plus de me changer les idées et sortir du quotidien, j'ai acquis de nouvelles compétences avec Regards Jeunes. À force d'écrire des critiques cinéma pour un lectorat, j'ai appris à retranscrire ce que j'avais vu et ressenti pendant les séances et à me mettre dans la peau des autres pour mieux leur parler.

Cela m'a ouvert des portes et j'ai réussi à entrer en licence cinéma, théâtre, arts et médias à la Sorbonne à Paris en mettant en avant ma contribution à ce projet bénévole et collectif.

Propos recueillis par
Axelle Sargent



Regards Jeunes



@RegardsJeunes



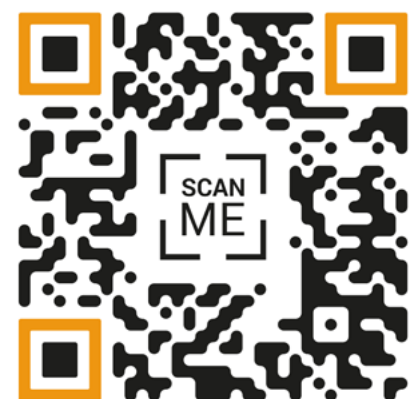
Un Journal | une TV

Rejoins Rédac' Jeunes,
le collectif de rédaction

Tu as les idées on a le matos.

Écrire, filmer, réaliser, monter, illustrer,
interviewer... **Rejoins-nous >>**

03 20 14 85 50 | regardsjeunes@lilleavenirs.fr
missionlocale-lille.fr/regards-jeunes



missionlocale-lille.fr

Regards Jeunes est soutenu par la **Fondation orange**

Périodique de la Mission Locale Lille Avenir | 5 bd du M^{al} Vaillant
Lille | 03 20 14 85 50 - ml.lille@lilleavenirs.fr
Directrice de publication : Karine BUGEJA
Responsable de rédaction : Anne VANPEENE
Rédactrice en chef & maquette : Axelle SERGENT
Impression | rapid-flyer.com
N°ISSN | 2801-1996



Cofinancé par
l'Union européenne